

*Les éditions Dalva mettent
à l'honneur des autrices
contemporaines. À travers
leurs textes elles nous disent
leur vie de femme, leur relation
à la nature ou à notre société.
Elles écrivent pour changer le
monde, pour le comprendre,
pour nous faire rêver.*

Mina Namous

Amour, extérieur nuit

Roman

Dalva

Copyright © Mina Namous, 2021

© Éditions Dalva 2022 pour l'édition française

ISBN 978-2-492596-45-2

Photo de couverture : © Nadia Ferroukhi

Photo de l'autrice : © Pascal Ito

Conception graphique : Valérie Renaud et Rémy Tricot

Il s'appelle Karim, je le rencontre un mercredi à Alger, c'est un enchantement. Ce n'est pas le printemps, mais pas loin.

C'est une histoire algéroise, une histoire d'amour. Qui vient, qui monte, qui entre dans la peau, qui prend dans le sang, dans les pleurs. Une histoire de parfum qu'on se colle au poignet, et qu'on ressasse à longueur de journée. Une histoire de fenêtre sur rue, de voisins qui ne savent rien, mais qui se doutent de tout, de portières dans la nuit, de regrets, de remords, de tout. Une histoire d'amour. Entre lui et moi, entre Alger et moi.

Nous sommes à la fin du mois de février de l'année 2013, ma grand-mère vient de s'installer dans notre maison. Elle vivait seule dans un appartement où elle avait fini par s'ennuyer, sa routine lui pesait. Elle se levait trop tôt, allait, venait, prenait son petit déjeuner et n'avait pas grand-chose à faire de ses journées. Elle a un peu résisté, elle aimait la solitude, mais l'ennui a fini par prendre le dessus.

Ma mère est contente que sa maman vienne vivre avec nous, même si elle sait que la maison va devoir accueillir les oncles et tantes. Pour des raisons pas toujours très nobles, ma grand-mère aime parfois réunir toute la grande famille. Elle lance des sujets de conversation fâcheux, l'air de rien, puis s'enfouit dans le silence et regarde les autres se chamailler, avec un sourire en coin, en demandant qu'on lui reserve du café. Elle se retire ensuite dans sa chambre, et on ne sait jamais trop si nos bruits la dérangent ou s'ils la bercent.

J'aimais bien passer du temps dans son appartement, il avait une odeur ancienne et une vue sur une drôle de cour. On montait parfois sur le toit de l'immeuble pour laver ses gros tapis et couvertures, quand sa femme de ménage était là. Malgré la fatigue de la tâche, nous pouvions rester des heures à regarder autour. Je m'imaginais me jeter dans la ville et être portée par les airs, dans tous ses recoins, sales et jaunis, avant de tomber dans la mer.

J'ai connu ma grand-mère très bavarde et cocasse. Depuis quelques années, elle est de plus en plus silencieuse et lasse. Je la surprends souvent lorsqu'elle regarde ailleurs, dans une direction beaucoup trop vague. Vers le passé sûrement, je me dis. L'un des rares plaisirs qu'elle ait gardés est celui de la plage. Parfois elle y va seule, sans prévenir. Ma mère n'aime plus trop qu'elle conduise, mais on ne peut pas la surveiller tout le temps.

À la mort de mon grand-père, ma grand-mère est restée quelques années dans sa petite ville natale, à l'est du pays, puis a décidé que ce n'était plus pour elle, que la maison familiale puait la mort, l'histoire, la paperasse. Que cette petite vie l'étouffait. Elle venait de plus en plus souvent à Alger, restait plusieurs mois. Elle avait fini par s'installer dans un appartement du centre-ville, qui appartenait à mon grand-père et dont on avait découvert l'existence à sa mort. Il était vide, quelques occupants l'avaient un peu habité au fil des années, mais rien de stable. Il y a eu toutes sortes d'histoires au sujet de cet appartement, on s'est mis à raconter que beaucoup de

femmes y avaient pleuré, qu'un homme s'y était suicidé, que des escaliers invisibles grinçaient. Qu'une vieille dame y apparaissait certaines nuits mais qu'il ne fallait pas en avoir peur, c'était une bonne dame. J'accueillais ces élucubrations avec un œil d'adulte, je n'étais pas superstitieuse, mais pas non plus sereine à l'idée de savoir ma grand-mère seule, là-bas. Elle, elle s'en moquait bien. Elle appelait ça des bêtises, elle en riait.

Un guérisseur occupait un appartement au rez-de-chaussée de la cour. Ma mère avait dit que ce n'était pas un hasard. Que cet immeuble était probablement hanté, que c'était un beau cadeau de mon grand-père, ça, tiens. Que ça ne l'étonnait même pas. Le fait que personne n'ait entendu parler de cet appartement auparavant ne surprenait personne, pas même moi. Mon occupation principale, lorsque je m'y rendais, était de guetter, de la fenêtre qui donnait sur la cour, les allées et venues chez le guérisseur.

À toute heure, des femmes et des hommes tapaient à sa porte. Ils avaient tous les âges, et toutes sortes de désespoirs. Ils venaient guérir d'un mal infus, d'une malédiction, d'un sort, d'un mauvais œil, d'un ralentissement dans la vie, de maladies qui ne s'en allaient pas, d'amours perdues.

On entendait des femmes pleurer, hurler par moments, et les murmures du guérisseur. J'ai demandé à ma grand-mère s'il lui arrivait de le croiser.

— Jamais ! On dirait qu'il n'existe pas en dehors de son trou.

Il paraît que des voisins s'étaient plaints des va-et-vient et des bruits, mais personne n'osait lui demander de partir. On ne savait pas bien depuis combien de temps il était là, mais il faisait partie du lieu. Il paraît aussi qu'il prodiguait parfois ses services ailleurs, un peu plus bas à Alger, vers la rue Hassiba. Les voisins renvoyaient les gens là-bas lorsqu'il était absent.

Il arrivait qu'il y ait des urgences nocturnes, que des personnes tapent contre la grosse porte de l'immeuble ou s'y introduisent les soirs où quelqu'un avait oublié de fermer à clef. Le voisin du rez-de-chaussée sortait alors sur le palier et disait que le monsieur n'était pas là, qu'il fallait revenir demain ou un autre jour. Il avait fini par connaître, à peu près, le programme. Il informait les visiteurs sans montrer de signes d'impatience. Il nous avait raconté qu'il était sincèrement désolé d'assister à ces scènes et espérait le meilleur pour ces gens. Ma grand-mère avait levé les yeux au ciel et déclaré qu'à sa place elle les aurait envoyés balader. Le voisin n'a pas voulu lui manquer de respect et n'a pas réagi. Après cet échange, j'avais conseillé à ma grand-mère de faire attention lorsqu'elle s'adressait au voisinage, et de ne surtout rien dire de désagréable à ce guérisseur, si elle le croisait. Elle a ri, elle m'a répondu que personne ne lui faisait peur, et que pour s'amuser elle serait même prête à aller le voir.

— J'irai lui dire que ma petite-fille a vingt-huit ans et qu'elle n'est pas mariée et que c'est dramatique. Tu viendras pleurer et tout sera résolu.

— Chiche!

— Qui sait, il a peut-être des hommes dans ses tiroirs, tu n'auras qu'à choisir.

J'ai rigolé en imaginant la scène, puis j'ai refermé la fenêtre pour qu'on n'entende plus rien, et on a parlé d'autre chose.

Après avoir quitté cet immeuble, ma grand-mère nous a dit qu'elle l'appelait la résidence des peurs et des pleurs et qu'il y en avait partout dans la ville. Bien cachés, pour que personne ne sache rien, mais tout le monde savait tout.

Elle est venue chez nous, chez ma mère et moi. Dans un quartier un peu excentré d'Alger, un peu différent, mais jamais anonyme. Il n'y a pas d'immeubles anciens mais des nouvelles maisons, construites les unes sur les autres. Les murs cachent le soleil, les rues sont pleines de trous, mais de ma fenêtre je perçois tout de même le ciel, et nous avons un petit jardin que ma grand-mère aime beaucoup.

Nos voisins connaissaient déjà ma grand-mère et étaient ravis de la voir désormais plus souvent. Pour eux, elle est *el hadja*¹.

Elle n'aime pas qu'on l'appelle comme ça, elle qui n'est jamais allée à La Mecque, elle n'aime pas cette vieillesse permanente, mais elle ne les contredit pas.

1. Personne qui a fait un pèlerinage à La Mecque.

Les jeunes du quartier l'aident à porter ses courses, les commerçants lui confient leurs problèmes, la coiffeuse refuse qu'elle paie.

J'aime bien sortir avec elle, c'est toujours l'aventure, les gens nous parlent, nous arrêtent dans la rue, ma grand-mère se mêle de tout lorsqu'elle est de bonne humeur. On ramasse les ragots, on critique les bouchons et la saleté, on passe notre temps à passer d'un semblant de trottoir à l'autre. Les voitures nous laissent traverser tranquillement. On s'arrête devant les petits magasins de la longue route de Chéraga. On regarde les vêtements, les chaussures, ma grand-mère soupèse, dit que c'est moche, les vendeuses n'osent pas relever, les vendeurs éclatent de rire et la taquent. On passe devant les grands magasins d'électroménager, on se demande qui a les moyens d'acheter des cuisines aussi chères. Parfois on entre juste pour faire semblant. On pose plein de questions, on se regarde en rigolant. Les vendeurs s'impatientent, ils devinent, au bout d'un moment, notre petit jeu. Ils savent qu'on n'achètera rien et parfois ils nous méprisent.

Plus bas, on s'arrête pour acheter des DVD. Cette fois, c'est une affaire sérieuse. Nos après-midi et nos nuits en dépendent. Le vendeur nous conseille, il connaît nos goûts, mais ne les partage pas forcément. Il se moque des films français qui, d'après lui, rendent dépressif. On ressort avec nos sachets noirs, remplis de séries, de drames et de comédies. On remonte doucement la route, c'est plus dur pour elle, alors elle s'accroche à mon bras. On ne se lâche plus. On repasse devant la boutique de

cuisines, et le vendeur, qui fume à l'extérieur, nous sourit. *Allah Ikhalikoum*¹. Il nous balance quelque chose comme ça, gentiment, un doux vœu. On lui dit quelque chose de similaire et on s'éloigne, sans rancune.

On s'arrête à une supérette, dernières petites courses, et on rentre à la maison, chargées. Ma mère nous aide à déballer, inspecte nos courses, liste ce qui est inutile et nous reproche d'être trop dépensières. On ne l'écoute pas. Deux salaires et deux héritages sous cette maison, on ne va pas passer notre vie à se priver tout de même. C'est la rengaine de ma grand-mère, et ma mère rouspète, elle dit qu'il a bon dos l'héritage. Qu'il faut qu'elles passent à la banque d'ailleurs. Ma mère me demande parfois de les y emmener en voiture, pour éviter de chercher une place pendant des heures. Je les dépose, et j'écoute la radio en les attendant. À leur retour, j'écoute leurs plaintes. Il y a toujours quelque chose qui ne va pas, un papier qui manque, un problème sur le compte, un agent qui ne fait aucun effort. Mais, souvent, ça reste tout de même une histoire de paperasse.

Pendant la semaine, la plupart du temps, chacune se débrouille seule. On n'a pas du tout le même rythme. Ma mère sort très tôt, vers 6 h 30, pour éviter les embouteillages car ils la rendent dingue. J'ai des collègues qui font ça, j'ai aussi appris dernièrement que certaines femmes de mon bureau se rendaient quasiment chaque matin chez la coiffeuse, sur le coup de 7 heures avant

1. «Que Dieu vous garde.»

d'aller travailler. J'étais admirative, moi qui suis incapable de me lever tôt. Moi qui fixe longuement le plafond avant de mettre un pied à terre. Avant de consulter, presque impatiente, mon téléphone, comme si quelque chose avait pu s'y passer dans la nuit. Je déplore alors de ne pas recevoir les messages que je n'attendais pas, j'écris à mes amies, je dis que je n'ai pas envie de travailler, elles répondent qu'elles non plus. On se dit que la vie nous ennue, que ça serait bien de se voir, que ça fait longtemps. On prévoit vaguement un soir, un week-end, on promet de se tenir au courant.

Le temps passe ainsi et je ne me suis pas encore habillée. Je dois m'accouttrer, jouer le classicisme de l'environnement d'entreprise, faire semblant. L'exigence diffère selon les jours, si j'ai des rendez-vous avec des gens un peu importants, si une réunion est prévue.

C'est au cours de l'une de ces réunions que j'ai rencontré, pour la première fois, Karim. Il était l'un des avocats chargés du dossier sur lequel je travaillais depuis plusieurs mois. Ça tournait au contentieux avec un partenaire étranger, alors la boîte a décidé de faire appel à lui et à son équipe. Ils étaient basés en France mais travaillaient depuis longtemps avec l'entreprise. J'étais dans le département finances, je connaissais un peu le cabinet mais je n'avais jamais entendu parler de lui.

Ce jour-là, je suis arrivée tôt, je me suis faite belle, je m'en souviens. Avec le directeur de mon service et une

autre collègue nous attendions dans la salle de réunion numéro 3. Nous discussions tranquillement. Les avocats sont arrivés en groupe, dans un nuage de costumes et de parfums d'homme. Les poignées de main étaient vives et se voulaient chaleureuses. Karim s'est assis en face de moi.

Il n'était pas spécialement beau, mais quelque chose m'a donné envie de rester avec lui pour toujours. Il dégagait pourtant une certaine distance. Un élégant mélange de froideur polie, avec un air malicieux en arrière-cour. Je crois que c'est cet air qui m'a frappée. Je l'ai observé pendant toute la réunion ; le mouvement de son corps, ses bras sur la table, et une façon extraordinaire de se tenir et de dominer la discussion.

La réunion à peine terminée, alors qu'on se levait, ma collègue m'a chuchoté, en arabe, pour que les avocats français ne comprennent pas, *wech hassab rouhou hada*¹ ? Je lui ai dit de se taire, qu'il était algérien lui, et qu'il risquait de comprendre. C'est vrai qu'on pouvait oublier qu'il était algérien, il parlait comme les Français.

Nous leur avons dit au revoir, et j'ai regardé le groupe s'éloigner, formant de nouveau une mêlée de costumes sombres et de corps grands.

L'après-midi même, j'ai cherché le nom de Karim sur Internet, j'ai trouvé beaucoup de choses, j'ai presque tout lu. J'ai aussi scellé en mémoire nos échanges de

1. «Pour qui il se prend celui-là?»

mots sérieux, notre au revoir cordial, la sensation de sa main, et l'impression d'infinie douceur qui m'en est restée. J'ai tout gardé. Durant les semaines qui ont suivi, il est revenu plusieurs fois. Je le croisais dans les couloirs, mais je n'étais pas toujours associée aux réunions. Il me disait «bonjour» sur un ton appuyé et neutre.

Je n'étais jamais sûre qu'il se souvienne de moi.

Dans la vie de tous les jours, beaucoup de gens que je rencontre ont l'impression de m'avoir vue quelque part, ils en sont même parfois persuadés. Lorsque j'émets un doute, j'entends cette même réponse : «Si si, moi je n'oublie jamais un visage.» Je n'insiste pas davantage. Ils cherchent dans leur mémoire en plissant les yeux, peut-être m'ont-ils vue à Blida, ou alors ils me demandent si je n'ai pas été dans telle école, travaillé dans tel hôpital, tel média, si je ne serais pas la cousine d'une certaine Lamia.

Non, je ne suis rien de tout ça, mais ça ne les convainc pas.

Chaque fois que je croisais Karim, j'espérais qu'il me reconnaisse, qu'il prononce mon prénom, qu'il me demande «ça va?», mais nous n'arrivions pas jusque-là. Je me contentais de le regarder longer le couloir, et dans son dos je voyais un monde se dessiner. Je m'intéressais aussi de plus en plus à sa vie sur Internet. Je lisais sa biographie sur le site du cabinet d'avocats et les chroniques juridiques qu'il avait publiées. J'apprenais par cœur sa photo.

Un jour, je suis allée plus loin, j'ai fait défiler les nombreuses pages, et son nom se retrouvait sur un site qui avait l'air personnel. C'était celui de son épouse. J'ai été un peu contrariée, il ne portait pourtant pas d'alliance.

À longueur d'articles, sa femme parle de sa vie, de ses goûts, de ses coups de cœur. Beaucoup de photos de décoration et quelques-unes d'elle, ou de femmes décrites comme inspirantes. Je cherche des images de lui. Il n'y en a qu'une où on l'aperçoit. Il est de dos, torse nu, dans la pénombre, dans une cuisine. Il y est très beau. Il n'y a aucune légende pour cette photo.

Sur son site, elle poste aussi des clichés de leur appartement. C'est très lumineux et luxueux. Ça me fait penser aux pages des magazines. Avec des matériaux qu'on voit peu en Algérie, des noms de créateurs que je ne connais pas et ne retiendrai pas. Elle évoque dans certains textes son «chéri» et écrit qu'ils sont collectionneurs de beaux meubles, elle cite les créateurs qu'ils adorent et les pièces qu'ils chinent, celles qu'ils rapportent de leurs voyages.

Dans ce moment de solitude, j'envoie le lien de l'article à ma collègue qui s'était moqué de Karim. Elle m'appelle après quelques minutes, et on rit de cet étalage. On le tourne en dérision. On le surnomme, à l'algérienne, «Karim les meubles».

— Je t'avais dit qu'il se la jouait, ça se voit tout de suite

— Oui, tu as raison, c'est débile de raconter sa vie comme ça.

Lorsque je le revois quelques jours plus tard, je n'ai plus envie de rire ou de me moquer. J'ai envie de l'emmener dans le tourbillon d'Alger. Dans le square près de chez moi, où il y a beaucoup de vieux messieurs, une odeur de café tiède et du bougainvillier en cascade. Ou l'emmener dans la nuit, ou voir la mer, l'embarquer dans ma petite voiture bleue toute poussiéreuse, m'excuser pour le bazar, pousser des papiers pour lui faire une place, lui demander s'il préfère la musique ou la radio. Lorsque je le vois, j'oublie presque qu'il a une vie en dehors de cette ville.

Cette semaine-là, je participe de nouveau à une réunion avec lui, et je fais exprès cette fois de m'asseoir à ses côtés. Il dit bonjour en souriant, mais ne se lève pas, il a un regard un peu charmeur. J'ignore s'il m'est destiné. Je baigne dans son parfum. Je voudrais poser ma tête sur son épaule, ma main sur sa cuisse. Je voudrais m'engouffrer dans sa voix. Quand il parle, le silence des autres se fait plus pesant, tout le monde se tait davantage pour l'écouter. C'est l'homme le plus brillant de la pièce. Lorsque les autres font des plaisanteries, il affiche un sourire en coin, il n'entre pas dans le jeu. Il n'échange pas non plus de mots avec moi, mais il se tourne parfois, et je me demande si lui aussi voudrait mettre sa main sur ma cuisse.

Je n'arrive pas à garder le secret. Lors du déjeuner, je parle de mon attirance à un ami qui travaille avec moi. Il dit qu'il voit qu'il c'est, oui, et que je pourrais me le

taper. Qu'on s'en fout qu'il soit marié. On essaie de déterminer son âge, près de dix ans de plus que moi d'après nos estimations, peut-être un peu plus.

Nous sommes à la cantine, nous parlons de lui alors que Karim déjeune à une autre table avec plusieurs hommes, un peu plus loin. Je ne les connais pas tous mais ils ont l'air de parler du dossier en cours. C'est une affaire sérieuse et inquiétante, on raconte que des têtes pourraient tomber si les choses tournaient mal. Je n'ai qu'une partie de l'histoire mais je vois bien toute l'agitation autour.

Après le déjeuner, je vais me remaquiller aux toilettes. Le miroir est flouté de taches et l'odeur de la javel envahissante, mais je reste là à me regarder et j'envisage ce qui pourrait arriver. Est-ce que je pourrais vraiment me le taper, ça serait si simple que ça ?

La femme de ménage entre avec une serpillière et nous nous disons bonjour. Elle me trouve un air fatigué et me conseille des tisanes à l'origan. Elle pourra m'en apporter si je veux. Je la remercie et sors sur la pointe des pieds.

En refermant la porte, je croise Karim, il marche vite mais ralentit pour me parler. La femme de ménage me suit et le dévisage en passant. Elle me lance qu'elle ne m'oubliera pas. Je ne sais plus dans quelle langue parler. Il me regarde pour de vrai, me prend par le bras pour qu'on puisse s'éloigner. On s'arrête au bout du couloir, près de grandes fenêtres. Il allume une cigarette et reste silencieux.

Je dis quelque chose sur la réunion de ce matin, le questionne sur la suite, l'informe de ce que nous allons faire, à notre niveau. Des phrases sortent de sa bouche, j'essaie de suivre, de hocher la tête. Il s'arrête, me demande depuis combien de temps je travaille ici. Cinq ans, six ans, j'ai perdu le fil.

Il trouve que c'est bien, que c'est une bonne expérience, une belle boîte. Est-ce que c'est mon premier travail? Oui. Bon choix, il trouve. Il repart après-demain, se plaint de ces séjours trop courts, il n'a jamais le temps d'en profiter, de passer assez de temps avec sa famille. Il aime tant Alger. Il remarque que la ville a beaucoup changé, certains endroits lui manquent, il ne trouve plus ses repères d'avant. Il allait souvent dans un restaurant que les gens appelaient Le Trou ou quelque chose comme ça, il s'excuse de ce nom loufoque, mais il se demande si ça existe toujours. Il serait incapable de le retrouver, il confond entre les rues.

— Oui, je vois où c'est, ça a fermé un moment, je crois que c'est de nouveau ouvert, mais ça ne s'appelle plus comme ça!

Une chaleur me traverse, je propose de l'y emmener. Il me remercie, dit que c'est très gentil et très tentant, mais qu'il ne veut pas me déranger et qu'il risque de devoir travailler ce soir. Je lui réponds que ça ne m'embête pas. Nous nous sourions et nous mettons d'accord. S'il change d'avis, il pourra me contacter, il enregistre mon numéro sur son téléphone. Je suis surprise qu'il

écrive spontanément mon prénom, Sarah, avec entre parenthèses, Alger.

Je le quitte pendant qu'il allume sa deuxième cigarette. De retour dans mon petit bureau, j'ai encore chaud. Quelque chose d'extraordinaire vient d'arriver, et j'ai la certitude qu'il va appeler.

Avant de rentrer à la maison, je passe chez la coiffeuse. La porte de son salon est fermée, mais je sais qu'elle est là. Je l'entends qui vient ouvrir avec lenteur, elle m'accueille avec son air résigné. Elle ferme bientôt mais j'insiste pour qu'elle me prenne.

Elle me lave vigoureusement les cheveux, l'eau et le shampoing éclaboussent mon pull, je tente d'essuyer avec la petite serviette placée autour de mes épaules, et elle me dit de ne pas m'inquiéter, que ça séchera tout seul. Elle me dit de faire plutôt attention à mon téléphone. Celui-ci ne quitte pas mes genoux, mon corps entier attend son appel.

Elle me coiffe ensuite en parlant au téléphone, avec un garçon vraisemblablement. Elle minaude, elle rit, elle raconte n'importe quoi, sans se soucier de ma présence. Elle s'agite pour me mettre quelques rouleaux sur la tête, en me demandant, par moments, d'attraper le séchoir. Sa conversation continue, je suis curieuse de savoir avec qui elle parle. Ma grand-mère la soupçonne d'avoir une histoire avec le vendeur de la petite parfumerie de la même rue, mais nous n'en sommes pas sûres.

Je regarde ses gestes rapides et précis, le reflet du salon

vide et vieillot dans le miroir crasseux, les vieilles affiches mettant en scène des femmes du Moyen-Orient, trop maquillées, trop laquées. La liste des prix, le service spécial mariée sur devis. Les petites pinces noires étalées partout, et moi, mes rouleaux et mes rêves sur la tête.

J'ai vingt-huit ans, je suis en attente, je suis impatiente. Chaque vibration de mon téléphone me donne le trac. Je réfléchis à la suite de cette soirée et de cette histoire qui n'existent pas encore.

Mon brushing est fini, la coiffeuse me demande si je veux un peu de gras sur mes cheveux. *Non, ça ira merci.* Elle raccroche le temps de m'encaisser, et me demande de passer le bonjour à ma mère et à ma grand-mère. Elle ouvre et ferme de nouveau à clé. Je rentre à la maison, ma mère me dit que je suis très belle, m'interroge sur mes projets du soir. Je dis que je vais peut-être voir des amis mais que rien n'est encore fixé. Une fois dans ma chambre, pendant que je me déshabille, mon téléphone vibre. C'est un appel d'un numéro que je ne connais pas. Je n'ai aucun doute, c'est lui, mon cœur fait un bond. Sa voix est très agréable et enjouée, il s'excuse de me déranger. Si ma proposition tient toujours, il aimerait beaucoup qu'on aille dans ce restaurant ce soir.

— Oui, bien sûr, avec plaisir.

Je m'entends parler et j'ai honte de la platitude de mes mots. Mais quelque part, je chante.